

Auréli e Sloni na

aureli e@sloni na. com

www. sloni na. com



Di amond / 2014 / Piquets + rubalise / 400 x 400 x 150 cm

Exposition réalisée avec le soutien du Wissenschaftskolleg zu Berlin.

De la rubalise, utilisée dans l'espace urbain pour prévenir d'un danger, dessine ici la structure en 3 dimensions d'un diamant. Placé dans un cadre naturel, Diamond est comme un objet urbain non identifié.



D'après nature / 2010 / Piquets + rubalise / 30 x 30 x 1 m

Sur le domaine de Chamarande autour de l'exposition « Concession » de Pascal Rivet et de sa réflexion sur le lien qu'entretient l'homme avec son outil de travail, je propose d'effectuer à pied le parcours que fait un tracteur pour labourer un champ.



Guests / 2017 / Série de quatre photos / 75 x 50 cm

Guests #1, #2, #3, #4, sont des photos d'installations éphémères avec des bâches en plastique bleu. Ces bâches sont utilisées dans la construction des abris de fortune qui se multiplient dans le paysage urbain. Pliées à la manière de serviettes de tables, en forme de fleurs de lotus ou de lys, ces origamis de taille imposante sont des propositions de formes structurées, comme de petites architectures individuelles. Ils redoublent le geste des migrants qui font croître des abris comme croissent les plantes.



Fluorescence / 2015 / Pochoirs / dimension variable

Fluorescence, sont des pochoirs représentant des mauvaises herbes, peints sur les murs avec une peinture de marquage vert fluo. Ils représentent et multiplient des adventices auxquels ils font écho par une disposition symétrique dans l'espace. Ils prolongent la comparaison entre les graffitis et les mauvaises herbes comme génération spontanée que la ville s'acharne à contrôler, sinon à effacer.



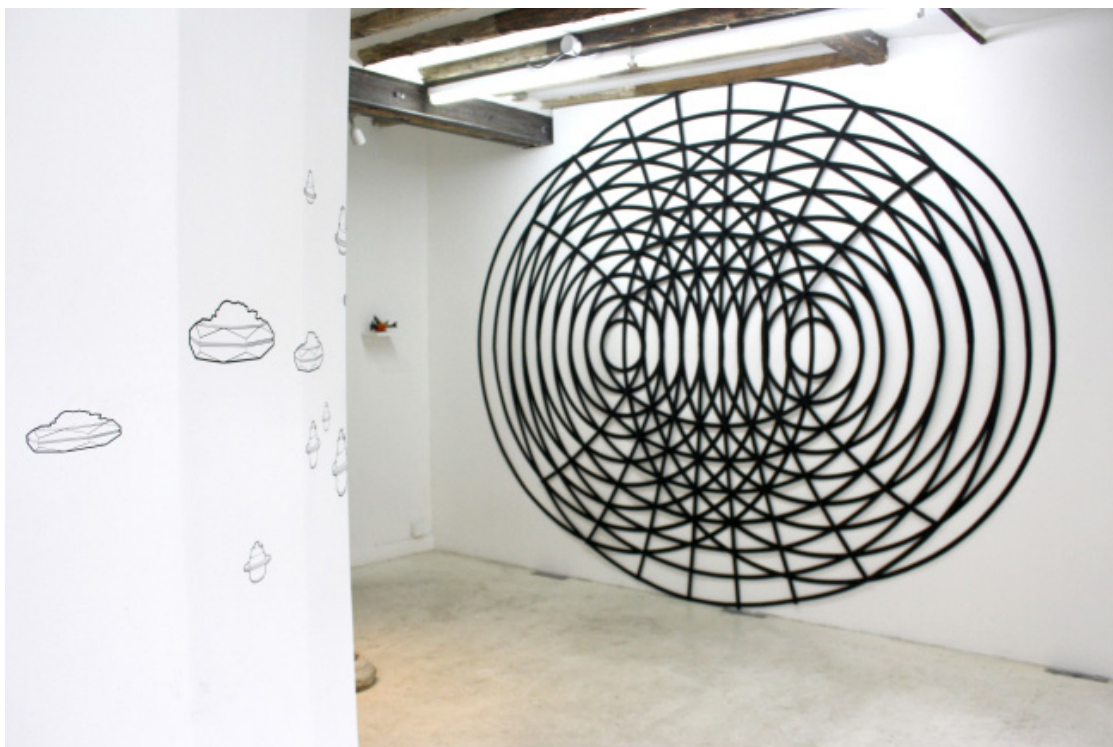
Sunrise / 2015 / Porcelaine émaillée / dimension variable

Des chaussures usagées, un sac plastique, des feuilles de pissenlits, des fils barbelés, un lacet cassé, un déguisement de cosmonaute... Des objets en porcelaine fragiles et précieux et à la fois abimés et abandonnés, sont installés pêle-mêle sur une surface jaune fluorescente. Le soleil se lève sur une catastrophe écologique qu'il fige dans sa lumière.



Black hole / 2015 / Verre encastré / 5 x 4 cm

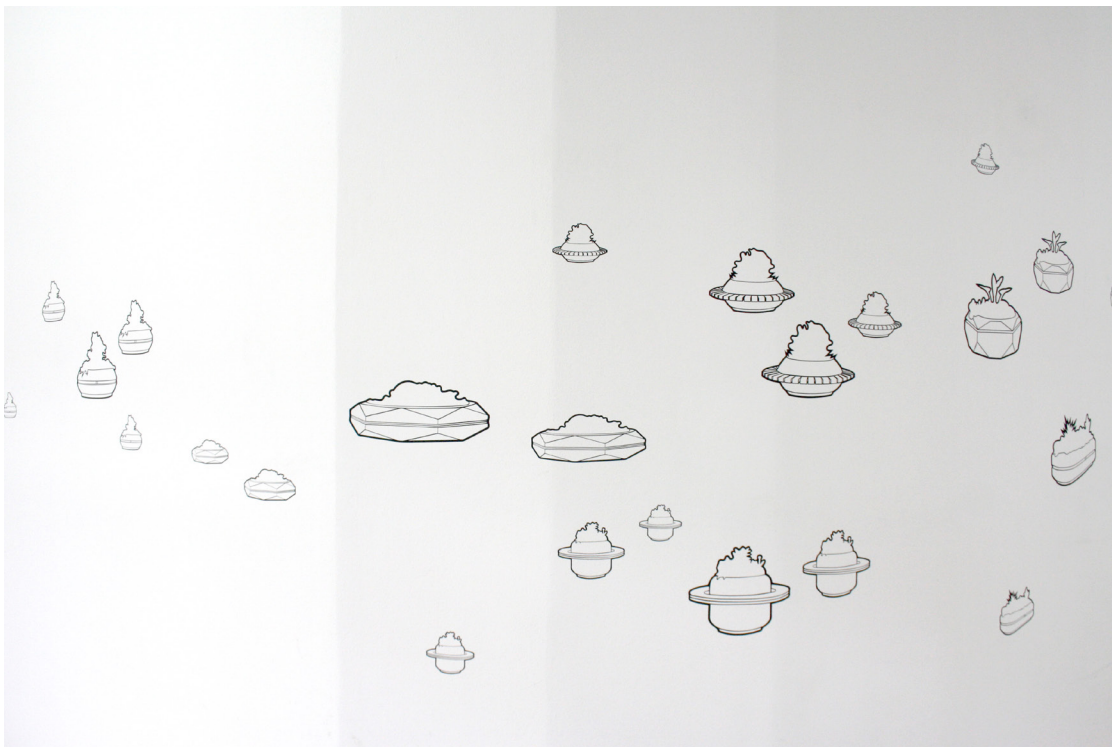
Encastré dans le mur Black hole est un verre de lunette de soleil gravé dans lequel on peut voir des signes circulaires comme l'infini.



Treillage ondulatoire / 2012 / Bois peint / 350 x 220 x 0,5 cm

Projet réalisé avec le concours de la DRAC Ile-de-France

Un treillage, support pour plantes grimpantes ou habillage mural, figurant habituellement une perspective à la française, prend ici la forme d'un champ électromagnétique. Le point de fuite est diffus. Les ondes émises par les appareils électroniques deviennent le motif essentiel de notre paysage urbain.



Vegetal Invader / 2012 / Stickers (lettrage) / entre 30 and 5 cm

Vegetal invader est une série d'autocolant qui représente des pots de fleurs appartenant au mobilier urbain. Leur taille variable crée une profondeur de champ. Ils sont disposés comme si ils étaient des objets volants non identifiés traversant la ville.



Small middle-class explosion / 2012 / Céramique émaillée / 19 x 14 cm / 14 x 9 cm

Des explosions minuscules sont modelées d'après des images sorties d'écrans de télévision ou d'ordinateur. Ce sont des explosions d'appartement, apprivoisées, domestiquées. La violence prend une apparence « classe moyenne ».



E.T / 2012 / Céramique émaillée / 30 x 10 x 6 cm

E.T est un jeune homme dont le look et l'attitude – jogging, basket, cagoule, mains dans les poches – évoquent le garçon de banlieue. Sa couleur verte le singularise. Il est un être hybride, né d'une rencontre improbable entre un personnage vivant en milieu urbain et la nature.



Replicant / 2017 / Mauvaises herbes / 4 x 4 m

Replicant est la parfaite réplique d'une composition florale des jardins du château de Versailles, déplacée dans un ensemble d'habitations à loyer modéré de Paris. La composition sophistiquée est rigoureusement la même que celles pensée par les héritiers de Le Nôtre, en revanche les fleurs ont été remplacées par des mauvaises herbes : pissenlits, chardons, orties sont méticuleusement ordonnés sur le monticule. *Replicant* a des airs de soucoupe volante et emprunte à la science-fiction l'idée futuriste de déplacement aussi bien dans les couches de l'espace-temps que dans les couches des classes sociales.



Flying saucer / 2014 / video / 10mn en boucle

Vidéos fait d'une succession d'images de natures disciplinées. Une composition ornementale végétale ou une forêt plantée sont perturbées par le rythme saccadé du montage et donne l'illusion de créer du chaos.



Friche à la française / 2009 - 2012 / Mauvaises herbes + Terreaux + Feutre géotextile + Paillage ou gravier / 16 x 12 m

Dans l'alignement d'un jardin à la française ou dans un cloître, je reproduis, suivant un plan datant du XVII^{ème} siècle dessiné par Le Nôtre, un parterre de broderie, dont la particularité est d'être entièrement composé de mauvaises-herbes. Sont disposées selon un schéma très strict, des pissenlits, des ronces, des orties collectées en milieu urbain.



Labyrinthe / 2010 / Orties + Copeaux de bois / 800 x 800 cm

Un labyrinthe végétal composé d'orties est installé dans un parc public. L'ortie représente l'ennemi végétal numéro un de l'espace public. Le labyrinthe la discipline, la maîtrise jusqu'à lui donner le contrôle du jeu.



WILD / CRASH / PUSH / 2008 - 2011 / Bois + Résine polyester + geranium artificiel
/ 270 x 80 x 40 cm / 310 x 100 x 40 cm / 270 x 80 x 40 cm

Wild / Crash / Push, sont des jardinières en forme de graffitis dans lesquelles fleurissent des géraniums. Ces jardinières hybrides sont nées du croisement de deux manifestations urbaines opposées; celle du graffiteur qui retourne les lieux, celle de l'habitant qui enjolive son balcon.



Green touch / 2014 / Céramique émaillée + jogging / 170 x 70 x 50 cm
Exposition réalisée avec le soutien du Wissenschaftskolleg zu Berlin.

Green touch représente un hipster avec toutes ses caractéristiques – barbe, lunettes, baskets, casquette, capuche et iPhone – mais dont la singularité est de porter un jogging vert. Il a la « green touch ». Un pissenlit, recouvrant ses baskets, semble également échapper au signalement. La céramique émaillée donne un aspect artisanal au personnage qui contraste avec le stéréotype qu'il représente.



Eden / 2013 / Aquarelle + marqueur fluo / 60 x 40 cm

Eden est une série d'aquarelles représentant des aménagements urbains fleuris tels que des ronds-points ou des jardinières urbaines. Ces espaces verts regroupent de façon particulièrement concentrée un échantillon de nature, dans ce qu'il a de plus artificiel, de plus sophistiqué, de plus riche. Ces îlots de nature semblent être les seules ressources naturelles de la cité. Ils sont comme des fragments de natures isolés. Ils semblent former un décor. Ces espaces sont représentés comme un Paradis perdu, une sorte d'Éden.



Flying flowers / 2012 / Céramique émaillée / dimension variable

Flying flowers sont des jardinières « diamants » dont le design appartient au mobilier urbain des années 60. En béton et imposantes dans la réalité, elles sont ici réduites à la taille de pots de fleurs d'intérieur en céramique émaillée. Elles sont à différentes échelles et installées sur plusieurs niveaux. La forme géométrique des jardinières contraste avec les remous que forme la nature.



Genius / 2014 / Céramique émaillée / 15 x 6 x 3 cm / 14 x 6 x 4 cm

Réduits à la taille de figurines, je représente des personnages de notre vie urbaine tels qu'un policier et une femme voilée. L'action laissée en suspens laisse à chacun des personnages un rôle hypothétique à jouer.



Teleportation pour pigeons / 2006 / béton + plexi + polystyrène aluminium +
peinture + affiches / dimension variable / Pépinières Européennes pour Jeunes Artistes /
Berlin

Le fait de mettre à la disposition des pigeons des cabines de téléportation dans une cité,
évoque la question de la liberté de mouvement qui existe dans ces lieux. Pourquoi donner
la possibilité aux pigeons de se téléporter, alors qu'ils ont déjà la liberté de voler?



Big bang / 2012 / Boule à facettes + Champignon de souche / 50 x 30 cm

Une boule à facettes et un champignon de souche sont soudés l'un à l'autre. La boule disco diffracte la lumière tandis que le champignon semble se nourrir du corps lumineux. Big Bang est un objet hybride né de la collision de deux corps étrangers.



Hepatica fistulina #1 / 2010 / Résine polyester / 220 x 170 x 50 cm

Un champignon de souche monumental est fixé à la falaise des buttes-Chaumont. Excroissance de ce rocher artificiel, il exprime à la fois l'émergence de la nature, dans son aspect le plus sauvage, le plus incontrôlable, et l'aspect artificiel, génétiquement modifié, d'une nature en pleine mutation.



Hepatica fistulina #2 / 2010 / Mobilier de jardin résine + Mousse et bois synthétique peint / Dimensions variables / Courtesy Château de Courances – Ile-de-France

Deux champignons de souche monumentaux sont fixés à des éléments de mobilier extérieur en résine tel qu'une table, des chaises et un banc. Ce sont des corps étrangers, des sortes de tumeurs sur le corps de l'objet. Leur taille monumentale les rend irréels. Ils apparaissent à la façon d'une explosion jaillissant de la matière plastique. Le mobilier de jardin devient semblable à une souche porteuse d'un virus qu'elle a engendré et qu'elle nourrit.



Games / 2006 / Maison d'enfant en plastique + pâte à modeler / 180 x 160 x 130 cm

Games représente une maison d'enfant en plastique pour jeux d'extérieurs, recouverte de flammes faites de pâte à modeler. Le feu devient maîtrisable, la conscience du danger devient virtuelle. Games évoque la fascination pour les jeux virtuels. Des jeux dont le danger n'est pas immédiat.



Buisson ardent / 2009 / Buisson + Structure aluminium + led / Guirlandes lumineuses clignotantes (rouge orange jaune) / 200 x 180 x 170 cm

Un buisson ardent dans le carré claustral de l'abbaye de Maubuisson pour la nuit blanche accentue l'aspect exceptionnel de l'événementiel. Le miracle est un événementiel, l'événementiel un miracle de technologie. L'effet magique, festif et immédiat obtenu par la présence de guirlandes lumineuses clignotantes évoque la fascination qu'exercent les derniers développements scientifiques et technologiques. De quelle matière est ce bois qui ne se consume pas ?



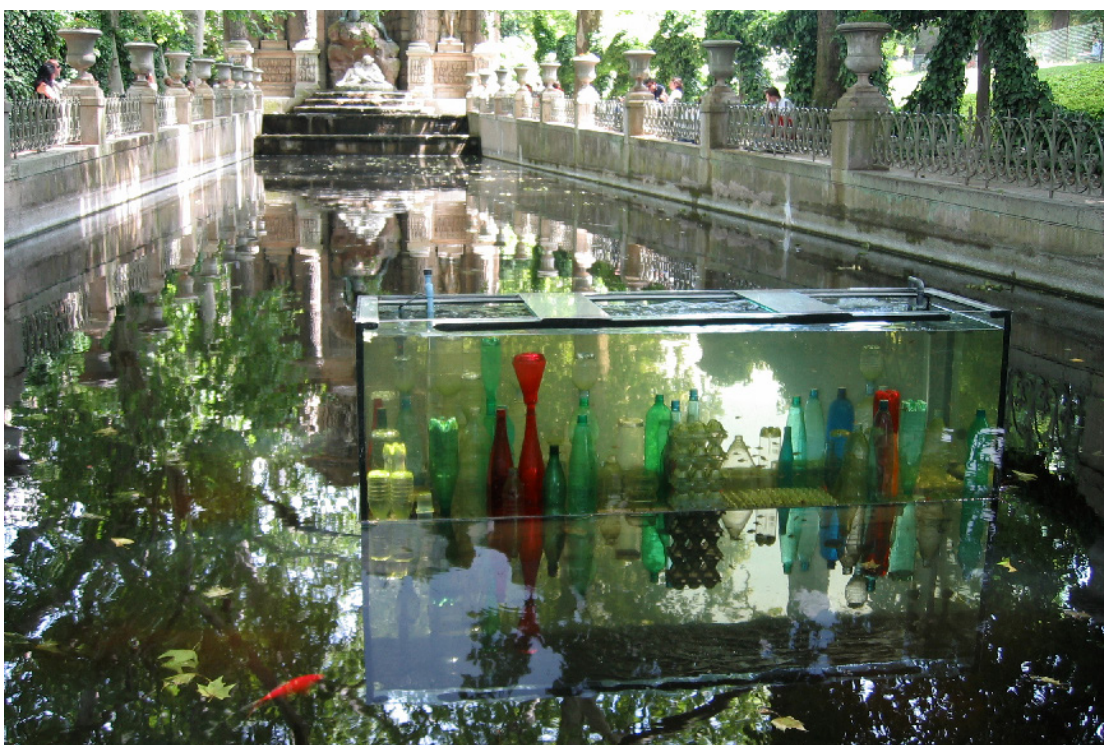
Fraicheur marine / 2009 / Resine polyester / 250 x 130 x 60 cm
Biennale art contemporain littoral d'Anglet #3

Un désodorisant monumental, installé en milieu naturel, tient le rôle absurde d'un poumon artificiel dans un environnement malade.



Fraicheur végétal / 2012 / Résine polyester / 250 x 130 x 60 cm

Stadspark Aalst - Belgique / CACLB Centre d'Art Contemporain du Luxembourg Belge



Aquapolis / 2006 / Aquarium + emballages recyclables + poissons / 190 x 50 x 60 cm
Jardin du Luxembourg - Paris

A la surface d'un bassin, repose un aquarium dans lequel évoluent des poissons, dans une ville futuriste idéale. Les bâtiments et buildings sont figurés par des objets de plastique recyclable, emballages de consommation courante. Les poissons nagent dans les hauteurs de la ville, à la façon de vaisseaux spatiaux. Les trois éléments qui composent cette ville - l'eau, les poissons, les objets recyclables en plastique - bien qu'ils soient de nature différentes, sont tous transparents.

Exposi ti ons

- 2018 *Infiltration*, curator Valérie Barot, Apdv, centre d'art, Paris, FR
- 2017 *Serial migrant #2*, curator Susan Ossman, MMTW / Moving Matters Traveling Workshop, Berlin, DE
Absurdité, curator Rohan Graeffly, Musée de plein air du Fourneau Saint Michel, Saint Hubert, BE
Paper Tigers, Syndicat Potentiel, Strasbourg, FR
- 2016 *Serial migrant*, curator Susan Ossman, MMTW / Moving Matters Traveling Workshop, California, EU
- 2015 *Sunrise*, curator Isabelle Le normand, Westwood, Los Angeles, EU
- 2014 *Unkraut !* Villa Ohmke, Wissenschaftskolleg zu Berlin, DE
- 2013 *Le vivant & l'énergie*, INRA Versailles, FR
L'autre, Espace d'art Camille Lambert, FR
- 2012 *Vegetal invader #1*, curator Lorraine Hussenot, Galerie Jeune Creation, Paris, FR
Nature et dérision, CACLB, Luxembourg Belge
Le musée qui cache la forêt, Ianchelevici museum, BE
- 2011 *Chic art fair*, curator Lorraine Hussenot, Cité de la mode et du design, Paris, FR
Wild / Push / Crash, Point Ephemere, Paris, FR
Vélizy-discovery, Balade en Yvelines, curator Sophie Auger, Micro Onde, FR
- 2010 *D'après nature*, Domaine de Chamarande, FR
Naturel brut, Curator Lauranne Germond / COAL – WWF / Paris, FR
Fake !, curator Jan de Nys, Alost park, Stedelijk museum, BE
Zone Temporaire Botanique, Glassbox, Paris, FR
Panorama, curator Lorraine Germond, Palais de Tokyo, Paris, FR
55ème Salon de Montrouge, curator Stéphane Corréard, FR
- 2009 *Nuit blanche*, Abbaye de Maubuisson, FR
Microclimat, Parc de Renteilly, FR
Summer Show. When crooks roam the streets, Galerie Olivier Robert, Paris, FR
Biennale d'art contemporain d'Anglet #3, curator Didier Arnaudet, FR
Hors d'oeuvres #4, Espace d'art Camille Lambert, FR
- 2008 *Less is less, more is more, that's all*, curator Charlotte Laubard, CAPC Bordeaux, FR
ATC + Looptopia, Around the Coyote Riverwalk gallery, Chicago, EU
Dripsy, the new deal of the Graffiti, Galerie Olivier Robert, Paris, FR
- 2007 *Art4lux*, Casino Luxembourg
Tout le monde peu un peu, La Peripherie gallery, FR
Jeune Création, La Grande halle de la villette, Paris, FR

- 2006 Le merveilleux édulcoré, Camille Lambert contemporary art center, FR
Teleportation portals for pigeons, Internationale kulturententrum Schlesische, Berlin, DE
Jardins en ville, Conseil d'Indre et Loire, Musée Hotel Guoin, FR
Jeune Création, La Bellevilloise, Paris, FR
- 2005 *Touraine in New York*, Ambassade de France, New York, EU
La ville dans l'art et l'art dans la ville, Art Senat, Paris, FR
ArtHEC, HEC campus, FR
Jeune Création, La Bellevilloise, Paris, FR
- 2004 *à plus*, Junge kunst aus Frankreich, Kolonie Wedding gallery, Berlin, DE
Jeune Création, La Grande halle de la villette, Paris, FR
- 2003 *re-play*, La Peripherie gallery, Malakoff, FR
Trafi[k], Arts Decoratifs school, Paris, FR
- 2002 *Retour aux sources*, Garden fair 9th edition, Parc de Saint-Cloud, FR
- 2001 *E132*, ENS -Ecole Normale Supérieure- Paris, FR
- 1998 *Pour un objet dard. Dildo show*, curator Stéphane Moreaux, Paris, FR
- 1996 20 ans... le plus bel âge, Passage de Retz, Paris, FR
-

Prix & Résidences

- 2018 Nominée au prix MAIF pour la sculpture
- 2018-2017 6B, Saint-Denis, FR
- 2016-2015 Los Angeles, California, EU
- 2014 Berlin, DE
- 2013 Street Art session, ECM Le Chapelin, Mantes-la-jolie, FR
- 2012 6B, Saint-Denis, FR
- 2011 La Générale en manufacture, Sèvres, FR
 DRAC Ile de France - Aide individuel à la création
 Edition d'un multiple, édité par le domaine de Chamarande, FR
- 2008 Chicago, Illinois, EU
- 2006 Pépinières Européennes pour jeunes artistes, Berlin, DE
- 2002 Premier prix de « Trafi[k] award 2002 », organisé par ENS / ENSAD
- 2001 Berlin, DE
- 1997 Cité Internationale des Arts, Paris, FR

Publications

- 2015 "Alter Zeitgeist", Marielle Chabal, Sextant et plus, La Friche belle de mai
- 2014 Sylvie Pouteau, «Le vivant et son énergie», Une exposition-laboratoire pour de nouvelles médiations environnementales, INRA, Science & Impact
Curating the postcard, publishing Klet & Ko
- 2013 Sophie Peyrard to GREENKISS
Arte creative, Laurence Rilly
Catalogue «L'autre», Centre et Ecole d'Art Camille Lambert, Les portes de l'Essonne
- 2012 Catalogue «Saison 2012», CACLB, Centre d'Art Contemporain du Luxembourg Belge
Catalogue «Promenons nous dans les bois / Le musée qui cache la forêt», Musée Ianchelevici
- 2010 Catalogue «FAKE! Zomerproject beeldende kunst stad aalst 2010», Editions Stad Aalst Denderend
- 2009 Paul Ardenne «Anglet. 3ème biennale d'art contemporain», Artpress 359, p 90
- 2008 Catalogue «DRIPSY, la nouvelle donne du graffiti», Galerie Olivier Robert, Edition Kitchen 93
- 2007 «Les lois de l'hospitalité», Vacarme, hiver 07, n°38, couverture
- 2006 Catalogue «Le merveilleux édulcoré», espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy sur Orge
«Contraintes formelles et imaginaire du vivant», Elselneur, n°21, couverture
- 2005 Jean-Luc Chalumeau, Catalogue «L'art et la ville», Editions cercle d'art, pp. 68-69
- 2002 Celia Mercier «Une «ville» pour les poissons rouges au parc de Saint-Cloud», Le Parisien, n° 17967, p. v.
- 2000 Fabienne Fulchérie «L'art dans les squats», Le journal des arts, n° 105, p. 20
- 1999 Patrick Williams «La tentation gay», Technikart, n° 29, pp. 62-63
- 1998 Patrick Williams «Le sens de l'engagement», Technikart, n° 27, pp. 80-81
- 1996 Catalogue «20 ans... Le plus bel âge...», Cergy Pontoise, Edition Adam Biro

Formation

Ecole Normale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris

2003 Post diplôme AII (Images informatiques)

Ecole Normale Supérieure d'Art de Paris Cergy

1994 DNSEP

1992 DNAP

Aurélie Slonina et les plantes infiltrées

Le travail d'Aurélie Slonina, comme tout grand travail artistique, produit des œuvres ambivalentes qui séduisent et dérangent à la fois, en jouant sur des propriétés contradictoires du réel. On peut résumer la tension qui donne le mouvement de son œuvre à travers les termes d'invasifs et d'invités. En mettant en scène une présence naturelle et sauvage dans les villes, Aurélie Slonina fait écho au thème des plantes invasives qui hante les dispositifs de sécurité contemporains. Du fait de la globalisation, les bonnes plantes seraient devenues des mauvaises herbes en débordant les frontières des écosystèmes où elles étaient adaptées. Mais la botanique montre qu'il n'y a pas d'opposition entre bonnes plantes et mauvaises herbes, l'arrivée d'une plante dans un écosystème étant l'occasion d'une nouvelle rencontre et d'une nouvelle symbiose. L'invasif doit être vu comme un invité : c'est le thème de la dernière œuvre d'Aurélie Slonina, « Guests » (2017), qui fait fleurir dans la cour d'un immeuble parisien des bâches bleues analogues à celles que plantent les migrants dans les parcs et les banlieues des villes européennes. Mais cette invitation dérange, et Aurélie Slonina joue sur le malaise que suscite la découverte d'une mauvaise herbe dans un jardin bien rangé. C'est pourquoi elle parle d'infiltrés pour rappeler que ces invités ont passé un filtre, un grillage, une frontière, et qu'ils ont dû mettre les formes pour se présenter à nous. Les mauvaises herbes dessinées au pochoir dans la cour de l'immeuble sont symétriques des mauvaises herbes qui y poussent déjà, comme s'il s'agissait, en accueillant des invités, de mettre de l'ordre dans notre jardin. Dans « Friche à la française » (2009), Aurélie Slonina fait pousser des pissenlits, des ronces et des orties suivant un plan dessiné par Le Nôtre, montrant ainsi que les mauvaises herbes peuvent graduellement et silencieusement déborder le cadre du jardin à la française. Dans Trellis (2012), un treillage prend la forme d'un champ électromagnétique polarisé par plusieurs centres, comme si le cadre classique de la perspective imposé aux jardins pouvait éclater lorsque les mauvaises herbes viennent y pousser. Nous sommes ainsi ramenés du point de vue du souverain contrôlant son territoire à la pluralité des ondes avec lesquelles nous devons apprendre à vivre ; mais les plantes qui poussent sur ce treillis peuvent nous y aider, en constituant une nouvelle atmosphère à partir de cette forme déformée.

Les invasifs doivent toujours passer des filtres pour être considérés comme des invités ; mais ces filtres peuvent devenir des œuvres d'art s'ils sont vus dans la perspective de ceux qui les traversent plutôt que dans celle de ceux qui les construisent. Lorsqu'elle propose de refaire à pied le chemin d'un tracteur dans un champ en suivant des lignes rouges et blanches analogues à celles qui bordent les parcours de manifestation (« Line up », 2010), Aurélie Slonina nous invite à une expérience analogue à celle que fit Temple Grandin en s'imaginant comme un animal entrant dans les couloirs d'un abattoir : nous ne sommes pas à la place du tracteur mais des plantes fauchées par le tracteur, et nous dessinons, bon gré mal gré, un nouveau jardin à la française.

Le travail d'Aurélie Slonina peut être rapproché de l'art de rue d'Invader. Comme lui, elle cherche à faire exploser le cadre des villes en y insérant visuellement des éléments qu'elles ont refoulés sur leurs marges : les mauvaises herbes de nos jardins ou les créatures virtuelles de nos jeux électroniques. Mais l'imaginaire virologique des deux artistes n'est pas le même. Pour Invader, le virus fait exploser la cellule qui l'accueille par le désir qu'il suscite de le répliquer du fait de la simplicité de son information : c'est toute la subversion du street art d'avoir fait dérailler le marché de l'art en suscitant des alias aisément reproductibles et destructibles. Pour Slonina, le virus s'accroche à la surface où il est invité et fait proliférer de nouvelles formes. Aussi son travail est-il plus proche du land art qui fait voir de nouvelles modalités du paysage. Les champignons qui poussent sur des boules de boîte de nuit ou sur des chaises en plastiques, dont la forme est empruntée à ceux qui croissent sur les arbres des forêts, ne peuvent être appelés « virus » que si l'on se rappelle que certains virus se reproduisent de façon très lente et constituent des symbioses avec l'organisme dans lequel ils s'insèrent, l'aidant ainsi à accueillir de nouveaux êtres vivants. C'est bien la définition moderne du virus : non un poison mais un être à la limite du vivant, défini visuellement par sa capacité à passer les filtres.

Le travail d'Aurélie Slonina est une mise à l'épreuve des filtres que nous construisons pour percevoir le réel par les infiltrés qui les traversent. En mettant en scène les plantes qui parviennent à passer ces filtres, l'artiste nous conduit à en interroger la relativité, en comparant les législations imposées à Paris, Berlin ou Los Angeles pour contrôler les plantes dans les œuvres d'art. Chacune de ces œuvres est une expérimentation sur ce qui passe un filtre dans un environnement donné. C'est pourquoi elles ont un pouvoir critique, en jouant sur les formes par lesquelles nous imaginons ce que nous appelons la nature.

Nommée au Prix MAIF avec "Special Guest", projet de sculpture-architecture qui réunit des notions contraires pour révéler les incohérences de notre époque, Aurélie Slonina poursuit son infiltration d'éléments indésirables dans l'espace urbain. Ses œuvres aux formes hybrides témoignent de la tentative illusoire d'une domestication maîtrisée du vivant.

Parmi les cinq finalistes retenus par le jury du onzième Prix MAIF pour la sculpture ne figure qu'une seule femme, Aurélie Slonina. Artiste discrète, elle compose depuis vingt ans une œuvre qui interroge la place occupée par la nature dans les espaces urbains en infiltrant des "indésirables" dans des lieux publics ou privés. Elle accorde ainsi une place prépondérante à ce qui est volontairement caché ou que l'on refuse de voir et vient perturber le contrôle des hommes sur un environnement qu'ils s'efforcent de maîtriser. Dans la forme comme dans le fond, ses œuvres sont les points de rencontre de deux mondes diamétralement opposés : l'un organisé et sous contrôle, l'autre anarchique et considéré comme nuisible. Comme l'artiste autrichien Lois Weinberger, elle utilise la métaphore d'une communauté des plantes pour révéler la société des humains. Elle privilégie les « mauvaises herbes » à qui elle donne un nouveau statut lorsqu'elle les présente dans les parterres extrêmement composés de jardins à la française. « Special Guest » est l'occasion de revenir sur le travail engagé de l'artiste, de retour en région parisienne où elle vit et travaille désormais après plusieurs séjours à Berlin et quelques années à Los Angeles. Deux villes, deux cultures, dont on retrouve l'influence dans ses œuvres. L'art et la nature, présents à chaque coin de rue de la capitale allemande, renforcent son goût pour l'étude d'une végétation urbaine évoluant sous surveillance. En Californie, elle fait l'expérience du désert et de la lumière, éprouve l'immensité des espaces de la cité des anges. Le sentiment d'être dans l'infini détermine chez elle une nouvelle approche de l'espace. De cette ville du futur déjà obsolète s'échappe une étrangeté ordinaire qui donne l'impression que tout devient possible.

Hybrider les notions contraires

Projet pour une sculpture en bronze, « Special guest » s'inscrit dans la continuité du travail d'Aurélie Slonina, qui en montrant ce (ceux) que l'on ne veut pas voir, souligne l'ambivalence d'une époque pour le moins contradictoire dans sa gestion du vivant et de ses flux. Elle révèle ici un provisoire durable en choisissant d'utiliser un matériau robuste pour figurer la fragilité des plis d'un origami géant réalisé à partir d'une bâche en plastique bleue, symbole désormais de l'habitat précaire des migrants. Témoin banalisé de l'ampleur de la crise humanitaire qui se joue ici et maintenant, ce morceau de plastique ordinaire se multiplie au fur et à mesure des arrivées pour devenir omniprésent dans notre espace urbain. Cette allégorie tragique d'une situation d'urgence et de détresse s'invite dans notre quotidien lorsque le temporaire devient constant. Pour incarner physiquement cette pérennité de la précarité, l'artiste réunit les deux notions contradictoires dans un métissage plastique. Aurélie Slonina compose des œuvres hybrides engendrées par la fusion des contraires, représentations métaphoriques des dissonances du monde. Le trouble provoqué est ici renforcé par une interprétation plurielle du matériau. Si la qualité solide du bronze contredit la légèreté de la bâche pour rendre tangible l'effet d'un provisoire qui dure, à l'inverse, il vient anoblir la pauvreté de la matière plastique. Le précieux alliage de cuivre et d'étain, réservé traditionnellement à la représentation des élites et des rois, impose une image magnifiée des migrants. L'éclat solennel de l'airain gomme les préjugés qui stigmatisent ces populations. Aurélie Slonina désaxe ainsi le regard que l'on porte sur l'autre, celui qui est différent. L'habitat de fortune incarné par la bâche de plastique bleue se transforme en objet poétique sous les plis de l'art japonais de l'origami. Ne nous y trompons pas, s'il paraît de prime abord pondéré et ludique, l'art sensible d'Aurélie Slonina convoque la forme plastique pour affirmer un propos politique.

Diplômée de l'Ecole nationale supérieure de Paris-Cergy en 1996, elle fait de la nature l'axe principal de ses recherches. Loin de proposer une image bucolique de paysages sauvages, elle la représente urbaine, c'est-à-dire, captive, contrôlée, artificielle. La nature qui l'intéresse est celle des villes, une nature hybridée par la volonté des hommes qui la placent sous surveillance. Dans les œuvres d'Aurélie Slonina, elle prend la forme de soucoupes volantes organiques ou de jardinières graffiti, de paysages de jeux vidéo, pour témoigner des relations ambiguës que nous entretenons avec notre environnement naturel. Pour autant, il n'est pas question de revenir au concept d'une terre mythique d'avant les hommes. Pour l'artiste, il n'y a pas d'Eden originel.

Son art documente avec la plus grande précision les actions de l'homme transformant la nature dans un contexte urbain, l'appriivoisant dans la ville. Nature simulée comme celle des espaces verts, elle est tenue de muter pour répondre aux contraintes communes (et donc artificielles) d'organisation et de bon fonctionnement de la cité. Toutefois, une nature totalement domestiquée, entièrement sous contrôle n'est qu'illusion. Les mauvaises herbes poussent sous le béton. Considérées comme nuisibles, tenues à bonne distance par peur de l'anarchie et du chaos, elles se révèlent pourtant indomptables, poussant fièrement dans les craquelures des dalles de béton, comme pour affirmer leur existence et leur droit à la différence. Le troublant parallèle avec la société des hommes invite à reconsidérer notre rapport à l'autre, « indésirable » dans notre environnement parce que différent, comme le sont des mauvaises herbes dans un espace végétal urbain contrôlé. L'art d'Aurélie Slonina autorise la présence d'exclus là où ils sont précisément interdits : ce sont des plantes rudérales qui répondent à la rigueur géométrique d'un jardin à la française selon un plan de Le Nôtre (« Friche à la française », installation végétale, 2009-12), des orties qui délimitent un labyrinthe – symbole de discipline à travers la maîtrise du jeu –, dans un jardin public (« Labyrinthe », installation végétale, 2010), des images de forêts plantées par l'homme qui se succèdent dans une vidéo dont le montage saccadé vient perturber cette harmonie, rappelant son artifice (« Flying saucer », vidéo, 2014), des végétaux colonisant une basket et divers autres objets, témoins éphémères d'une vie antérieure à une catastrophe écologique, œuvres de porcelaine dont la préciosité fragile contredit l'état de délabrement de ces éléments laissés à l'abandon (« Sunrise », porcelaine émaillée, 2015).

L'infiltration positive, un art du débordement

L'œuvre d'Aurélie Slonina interroge donc notre manière de percevoir l'environnement urbain, ses codes et ses règles fixés par une société d'individus en tenant compte du plus grand nombre qui en définit la « norme » forcément factice pour lui garantir un équilibre de vie. Le marginal, c'est-à-dire, celui qui évolue de façon volontaire ou contrainte, en dehors des règles communes, est tenu à distance, surveillé. L'artiste propose de changer de point de vue en infiltrant des « indésirables » dans un contexte urbain à l'endroit même où ils sont interdits. En imposant leur présence en dehors des lieux précis où les cantonne la société, elle provoque l'effet de débordement en raison duquel ils étaient placés sous surveillance. Cette action de discrimination positive artistique est manifeste dans l'ensemble de son travail. Elle s'incarne particulièrement dans la série photographique « Guests », exécutée en 2017 et à l'origine du projet « Special guest ». Quatre photographies représentent quatre installations éphémères, composées d'une même bâche en plastique bleue pliée différemment figurant quatre origamis géants aux formes singulières. Le statut de l'œuvre est lui-même ambigu à l'image d'un médium, la photographie, toujours considéré à la marge de l'art contemporain. Rarement utilisé par l'artiste, il constitue – de façon consciente ou non - une clef supplémentaire pour la lecture de l'œuvre. Si la série rend compte de l'existence d'une installation passée, elle sort du cadre strictement documentaire par l'ambition qui se lit dans le soin apporté aux tirages et à leur présentation, lui conférant le statut d'œuvre d'art. La bâche de plastique bleue, illustration de l'habitat précaire des migrants se multipliant dans l'espace urbain, constitue un parallèle avec la prolifération des mauvaises herbes. Cette nature urbaine, figure centrale de l'œuvre d'Aurélie Slonina, métaphore de la cité des hommes, se retrouve encore dans l'aspect organique de « Special guest » où les plis de l'origami laissent deviner une forme florale stylisée. Abri de fortune minimal et standardisé, elle est l'incarnation de la présence physique des migrants, la maison, la carapace, le symbole. En proposant d'installer plusieurs de ces architectures sculptures dans la ville, Aurélie Slonina redouble le geste des migrants qui multiplient les abris comme se multiplie la végétation rudérale.

Si la création plastique est politique, les artistes agissent comme des vigies, des lanceurs d'alertes. Leurs œuvres sont les indicateurs de l'état d'une société. Infatigable observatrice du monde urbain, Aurélie Slonina prend acte des contradictions de notre époque qu'elle retranscrit dans ses œuvres où notre environnement toujours plus maîtrisé par peur du débordement, engendre une nature hybride, artificielle, mutante. Elle invente un art assumé de la discrimination positive par l'infiltration d'intrus dans des lieux publics ou privés, confrontant possiblement leur présence à celle des habitants d'un immeuble, des usagers d'une gare, des employés d'un magasin, des visiteurs d'un musée, afin qu'ils prennent le temps de regarder autrement ce que trop souvent ils refusent de voir. Il y a quelques mois, elle infiltrait des mauvaises herbes à l'aide d'un pochoir et d'une bombe de peinture sur les murs de la cour d'un immeuble parisien à l'invitation du centre d'art APDV. Discrètes et frêles silhouettes aux contours à peine esquissés, s'évaporant dès les premières pluies, elle s'imposent pourtant à la mémoire comme des souvenirs poétiques sublimant ces plantes considérées comme intruses. Ici restera l'empreinte de la beauté fragile d'une bâche en plastique bleue, allégorie de ces indésirables d'aujourd'hui qui demain seront peut-être les « invités d'honneur » qu'évoque l'artiste. Alors, sans que l'on s'en rende compte, Aurélie Slonina aura modifié notre regard sur l'autre. Pour l'heure, sa pratique parnassienne d'une infiltration plastique des exclus, nécessaire art de la discrimination positive, continuera de s'exprimer jusqu'à ce que la présence des mauvaises herbes soit un atout et non plus une contrainte. Alors seulement cessera l'hybridation des contraires.

Onzième Prix MAIF pour la sculpture, exposition des projets des cinq finalistes : Arnaud Grapain, Chedli Mahdaoui, Segondurante, Michaël Sellam et Aurélie Slonina - Du 11 au 22 septembre 2018 (le prix sera attribué le 20 septembre 2018).

MAIF Social club
11, rue de Turenne
75 003 Paris

La nature dans la ville, ce sont de petits îlots, sanctuaires pour végétation apprivoisée. Censés donner au citadin une touche d'authenticité, témoignage d'un jardin d'éden mythique, ces morceaux de nature n'ont rien de naturel. Aurélie Slonina fait apparaître la nouvelle étrangeté de ces entités hybrides, nature entièrement pensée et travaillée par les hommes. Soucoupes volantes ou paysages virtuels de jeu vidéo, la nouvelle nature est devenue surnaturelle.

Pourtant, son travail ne nous renvoie pas à un état de nature perdu ou à une nature sauvage, qui aurait existé avant ou en dehors de la ville et de la civilisation humaine. Cette nature vierge de tout artifice n'est qu'un mythe et Aurélie Slonina n'a de cesse de nous montrer les entrelacs compliqués de l'artifice humain et de la nature. Qu'est-ce que la Nature dans cette nouvelle ère qu'on appelle l'anthropocène, où les activités humaines ne prennent plus seulement place dans la nature mais ont commencé d'avoir un effet décisif sur toute la planète ? Botaniste et jardinière urbaine, Aurélie Slonina observe avec fascination et minutie ces artefacts, ces hybrides de nature et de culture humaine. À l'instar de la nature bricoleuse, elle cultive toutes sortes de matériaux pour donner vie à ces objets et nous les donner à voir. À l'heure où les villes du monde se réinventent pour n'être plus l'opposé de la nature, mais cherchent à reconnaître et à développer leur entremêlement avec la nature, en créant des couloirs verts, en favorisant les espèces locales et la biodiversité, Aurélie Slonina nous invite, avec humour, à nous réapproprier notre milieu technologique urbain, fruit de la nature et de l'invention humaine. C'est au sein même des villes qu'il nous faut cultiver la nature.

La nature, ce sont les carrés choisis de fleurs que nous exhibons au milieu du béton. La nature, ce sont les ondes électromagnétiques qui viennent se superposer aux treillages sur lesquels nous avons fait pousser des plantes, et qui constituent notre nouveau milieu naturel. La nature, ce sont les odeurs « naturelles » que nous capturons dans des boîtes en plastique par l'entremise de molécules créées ad hoc. Impossible de séparer l'artificiel d'une pure nature. En remplaçant les désodorisants dans leur milieu « naturel », pour qu'ils viennent respirer l'air de la mer ou de la forêt, Aurélie Slonina dévoile l'artificialité incongrue de l'objet face à l'élément dont il est censé nous donner une bouffée. Mais ce n'est pas pour révéler à notre regard la « vraie » nature. L'installation rappelle au contraire que notre regard transforme toujours la nature en lui donnant un certain sens. Ici, c'est par les yeux (le nez) du désodorisant, nouvel avatar du voyageur romantique contemplant la mer, que nous regardons le paysage sous nos yeux.

Gardons-nous de l'illusion d'une nature définitivement enclose, totalement domestiquée. Car celles que nous avons désignées comme les mauvaises herbes poussent entre les dalles de béton, et les orties viennent nous piquer les chevilles. Ces mauvaises herbes s'installent avec Aurélie Slonina dans le tracé bien net et symétrique d'un jardin à la française et se jouent de nos plans parfaits. Les champignons reprennent possession du salon disposé sous les arbres, ils croissent sur la paroi artificielle des Buttes Chaumont, venant perturber et se réapproprier ce que nous avons défini comme la belle nature, la nature civilisée.

Ça pousse, repousse, jusqu'à nous faire pousser nous-mêmes, avec la figure de l'homme à capuche, le citadin vert, mutant végétal. Cette silhouette, qui réapparaît à distance dans le travail d'Aurélie Slonina, est à la fois reconnaissable et non identifiable. Figure cosmopolite de l'Urbain, il pourrait être « jeune de banlieue » ou « hipster ». Sous le camouflage de son uniforme cosmopolite, il fait lui-même partie du mobilier urbain, figure organique hybride, rejeton de la ville et de la technologie. Aurélie Slonina ne lui assigne pas un sens prédéterminé, pas davantage qu'aux autres figures humaines qu'elle pose ça et là dans son travail. À ces personnages de s'inventer – à nous de nous inventer et de définir notre rôle avec les choix que nous faisons dans l'espace social.

Et le sens surgit dans la ville, comme dans ces graffitis végétaux imaginés par Aurélie Slonina et que les gens exploitent à leurs balcons. Dans cet environnement urbain, le naturel devient l'exceptionnel, et fait signe. Les graffitis-géraniums, lointains descendants du buisson ardent de Moïse ravié par Aurélie Slonina, sont le lieu où s'exprime un sens, énergie ou frustration que ne peut contenir la ville. Les tensions sont là aussi, et avec Games, Aurélie Slonina va jusqu'à montrer la maison en feu. Là encore, elle nous ouvre des pistes, des voies possibles : danger imminent ou simple jeu, à nous de voir...

Tu as jusqu'au 19 janvier, une expo solo à la Galerie Jeune Création, Vegetal Invaders #1, un exemple d'invasion végétale?

Il y a une oeuvre exposée ici qui s'appelle Vegetal Invaders composée de stickers qui peuvent être placés dans la ville comme du street art. Ce sont des jardinières urbaines, monstrueuses en béton, au final d'ailleurs il y a plus de béton que de plantes, et là on dirait des soucoupes volantes qui flottent ds l'espace et qui viennent nous envahir. C'est un peu comme si cette nature était modifiée, pas du tout naturelle, c'est cette nature qu'on va faire pousser sous serre, typique d'une nature avec engrais, etc. Je distingue deux sortes de nature dans mon travail d'une part cette nature là et d'autre part les herbes folles, les indésirables..

Cela me fait penser à ton oeuvre Wild / Crash / Push, ces jardinières de géraniums en forme de graffitis...?

Oui, c'est aussi un travail sur la nature « modifiée », comme le géraniums qu'on met sur nos balcons, qu'on peut acheter chez Truffaut, chez Jardiland, toute cette nature contenue dans des jardinières, et puis, le monde du street art et ces graffitis qui poussent un peu comme des mauvaises herbes, qu'on cherche à enlever et qui reviennent sans arrêt. C'est l'idée de confronter ces mondes qui a fait naître ces jardinières un peu particulières, comme des objets hybrides entre deux mondes qui n'ont rien à voir ensemble. C'est un peu le propre, le clean qui rencontre le désordre, le trash.

Tu as aussi une oeuvre qui s'appelle Mauvaises Herbes, peux-tu nous en parler ?

Dans l'installation, j'ai tracé des plans de jardins à la française datant du XXVIIème siècle, dessinés par Le Notre que j'ai détournés. Ces jardins sont très rigides, très contrôlés, et très maîtrisés par l'homme mais à la place de mettre des rosiers et des buis, je mets des mauvaises herbes, des orties, des ronces que j'ai collectés en milieu urbain. Ce qui m'intéresse c'est le mélange complètement improbable que cela rend. Cette absurdité montre les excès de l'homme à tout vouloir maîtriser à tout prix, mais à force de trop de maîtrise, ça déraile, ça dérape... les OGM finalement, c'est un peu ça... Quand tout est trop maîtrisé, on tombe dans l'anormalité, c'est ce que je veux montrer.

Il y aussi cette oeuvre que j'aime beaucoup pleine d'humour, très décalée, qui s'appelle Fraîcheur Marine, peux-tu nous en parler ?

Les idées me viennent souvent parce que je dois les faire in situ. J'ai été invitée à la biennale d'Anglet face à la mer et je travaillais à l'époque sur cette idée d'artifice et de nature, ça s'est imposé à moi: un désodorisant face à la mer. Quand on arrivait sur le lieu on sentait vraiment très fort l'odeur de l'iode... Une fois l'oeuvre exposée, on pouvait même se demander si ça ne venait pas du désodorisant ! Il est complètement artificiel mais il s'insérait bien et se confondait même au paysage parce qu'il était bleu et, parfois le ciel faisait qu'on arrivait à ne pas le voir. Il a aussi la forme d'une planche de surfeur ou d'une coque de bateau... Finalement, c'était comme un poumon artificiel mais qui arrivait à s'intégrer dans un paysage naturel.

Ce travail sur la nature « modifiée » qu'est ce que cela dit de toi ?

J'ai grandi dans une banlieue chic où la nature était vraiment hyper maîtrisée. Il y avait des petits ruisseaux, des lacs et des ponts artificiels, très 1900, c'est cet environnement qui m'a construite. Mais ce côté artificiel, créé de toutes pièces, qui ressemble à la maison des Schtroumpfs grandeur nature, c'est aussi complètement insupportable. Pour moi, pour respirer, il fallait aller vers les friches... C'est cette dualité qui m'influence encore aujourd'hui.

Penses-tu que les artistes ont un rôle à jouer dans notre vision de la nature et de l'environnement ?

Je suis sensibilisée aux questions environnementales et je pense que il faut être engagé. Mais dans mon travail je n'ai pas envie de faire la moral, je n'ai pas envie de dire « Il faut être bio ! Il faut participer au bon fonctionnement de la planète ! », ce n'est pas mon propos, ce n'est pas ma place. Le travail de l'artiste c'est de poser des questions et créer des choses qui vont surprendre et interroger, parfois c'est avec des choses en décalage, que l'on n'attend pas, que la réflexion nait.

Peux-tu nous livrer un secret ?

Mon désir le plus fou ce serait de visiter une autre planète.

.....
Vincent Pécoil (Galerie Triple v) / 2010

Aurélie Slonina fait un art « d'après nature », mais la nature dont il question ici n'a pas grand-chose à voir avec les visions pastorales de l'art d'autrefois. C'est une nature non seulement domestiquée, mais encore synthétisée, et adaptée au monde urbain - une nature devenue « espaces verts », définition purement négative du naturel (c'est-à-dire ce qui, dans la ville, n'est ni goudronné ni bétonné). Cet espace négatif peut être le résultat d'une planification urbaine comme dans Couvre-Feu, ou d'une intervention « sauvage » (i.e., individuelle), comme dans Wild, où la décoration florale (balconnière) est envisagée comme une forme de graffiti ou de tag, sous forme de jardinière. Les deux sont effectivement une forme de signature ou d'expression de soi, une façon de se signaler dans l'espace urbain, d'individualiser une parcelle du territoire.

Un autre Wilde (Oscar de son prénom) pensait que c'était la nature qui imitait l'art. Que c'était le fog londonien qui imitait la peinture de Turner ou de Monet, et non l'inverse. Notre nature d'aujourd'hui n'est plus la même que celle du Londres du XIXème siècle, elle imite la peinture abstraite (les champs de colza font de bons Peter Halley), mais aussi Dada et le Nouveau Réalisme ; elle aussi s'est mise à recycler tout ce qui passe à sa portée. Ce qui est qualifié de naturel aujourd'hui, c'est avant tout le souci des matières premières. En recyclant formes et objets, l'art du XXème siècle, visionnaire, a joué son rôle de pionnier dans ce qui est devenu un impératif économique et écologique (le recyclage), et l'on peut déceler dans le travail d'Aurélie Slonina, qui est une image de l'art autant que de la nature qui l'imite, une velléité de boucler la boucle.

Les engrais, les désodorisants, ou les colorants ont pour fonction de rendre la nature plus conforme à son image idéale. En ce sens, les artifices appliqués à la nature relèvent d'une sorte de classicisme. La Fraîcheur marine (une sculpture en forme de désodorisant d'intérieur géant, installée sur la côte), en suggérant la diffusion de l'odeur de la mer, jette le trouble sur l'origine véritable de la « senteur » (l'équivalent pour l'odorat de « l'espace vert » pour la nature). Ce faisant, il peut paraître logique qu'elle s'intéresse à d'autres formes de classicisme, comme les jardins à la française ou leurs lointains descendants comme la succession des terre-pleins et des ronds-points de Couvre-feu, dont les séquences évoquent une phrase en morse. Car l'idéal qui était l'horizon de cet art rejoint l'objectif de maîtrise de la nature né à la même époque et oriente toujours notre civilisation. Le jardin à la française, expression de la volonté cartésienne de se rendre « comme maître et possesseur de la nature », rejoint dans le travail d'Aurélie Slonina le plaisir enfantin universel de contrôler des mondes miniatures, en renvoyant, non sans malice, les deux ambitions dos-à-dos.